

## L'AUTRE DEVOIR, DE JEANNE DE VIETINGHOFF

par Maurice DELCROIX (Anvers)

*L'Autre Devoir* paraît aux Éditions Forum, Neuchâtel et Genève, en 1924. Jeanne de Vietinghoff n'a plus que deux ans à vivre<sup>[1]</sup>. "Cette étude n'est pas un roman", écrit-elle dans sa préface ; "c'est l'histoire d'une âme" (*D*, p. IX). *Histoire d'une âme* : son sous-titre.

Marceline épouse sans amour Charles Rohan, s'éprend de Léon de Tiège, puis de Michel Zernowski, résiste au premier, cède au second, lequel la quitte pour épouser Pepita Gregori. Du moins bénéficie-t-elle de la compréhension de Maître Jean De Velde – le sage. Résumé trompeur. *L'Autre Devoir* est un livre à thèse, en faveur de "l'amour libre", du moins pour les êtres d'élite<sup>[2]</sup>. Réprimer un amour par devoir de fidélité est un sacrifice inutile. En faisant de ce sacrifice sa loi, la religion étouffe le Dieu intérieur, le seul vrai. S'abandonner à cet amour n'est toutefois pas une garantie de bonheur : s'il fait souffrir d'autres êtres, il faut le sacrifier à son tour. Les principaux personnages reprennent quasi à l'unisson cette vision des choses, qu'on devine héritière, entre autres, de l'idéalisme de la Décadence. Le tout dans un milieu aristocratique et artiste qui porte aussi sa date : Charles est musicien, Michel est peintre, tout comme Marceline et Maître Jean.

---

[1] Notre information sur Jeanne de Vietinghoff, née Bricou, vient de Michèle Goslar, à qui nous devons également d'avoir pu lire *L'Autre Devoir*. On peut lire dans Michèle SARDE, *Vous, Marguerite Yourcenar. La passion et ses masques*, Robert Laffont, 1995, p. 82, que Jeanne est morte "le 15 ou le 16 juin 1926". Nous renverrons à *L'Autre Devoir* par le sigle *D*, aux œuvres de Marguerite Yourcenar figurant dans les deux volumes de la Pléiade par les sigles *OR* pour les *Œuvres romanesques*, impression de 1988 (modifié en *A* pour *Alexis*), *EM* pour les *Essais et Mémoires* (modifié en *Q* pour *Quoi ? L'Éternité*).

[2] Aux "femmes comme vous", dit Maître Jean à Marceline, "il faut qu'on [...] reconnaisse le droit à l'amour libre" (*D*, p. 369 et 370).

Ce n'est pas le seul livre de Jeanne de Vietinghoff, qu'une autre Jeanne s'emploie à retrouver pour Marguerite Yourcenar à la librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, en août 1973<sup>[3]</sup>. Ce n'est pas non plus la première fois qu'on le met en rapport avec le dernier volume du *Labyrinthe du monde*, cette généalogie romancée de l'écrivain. Michèle Sarde a noté des coïncidences de phrase, de prénom. Elle reconnaît Michel de Crayencour dans Michel Zernowski et son costume marron<sup>[4]</sup>, mais aussi dans Léon de Tiège. Elle sait que la scène de la Villa Hadriana, où Jeanne de Reval croit avoir vu Michel, vient de là<sup>[5]</sup> – à ceci près que la rencontre, dans *L'Autre Devoir*, n'est pas imaginaire.

Le 29 octobre 1973, en réponse à Jeanne Carayon, Marguerite Yourcenar déclare avoir lu pour la première fois *L'Autre Devoir* à vingt-cinq ans, soit en 1928, et l'avoir trouvé nul. C'était aussi l'époque où elle rédigeait son premier roman<sup>[6]</sup>. On connaît Alexis, son vain combat, ses réticences à l'aveu, sa libération finale. Il écrit à Monique, sa femme : "Je ne suis pas assez vain pour croire que vous m'aimiez d'amour" (A, p. 61). Et encore : "je ne vous aimais pas" (A, p. 64). De même, Marceline : "Il se peut que Charles ne m'aime pas d'amour" (D, p. 68). Elle-même l'a épousé par "abnégation" (D, p. 16). Un fils leur est né. Les similitudes de détail ne manquent pas. Charles est musicien, il aime ailleurs, l'avoue tard à sa femme : "J'ai essayé à plusieurs reprises de te faire comprendre, j'avais l'aveu sur les lèvres, puis un instinct secret m'a fermé la bouche" (D, p. 93). De son côté, Marceline : "J'espérais me vaincre à force de lutter contre moi-même..." (D, p. 92). "Affamés d'une tendresse qu'ils ne parvenaient pas à se

---

[3] Jeanne Carayon, amie, correctrice et documentaliste de Marguerite Yourcenar. Voir au Legs de la Houghton Library à Harvard ses lettres du 13 août et du 16 septembre 1973 (plus un billet non daté) et la réponse de Marguerite Yourcenar. Le "Tombeau" intitulé "En mémoire de Diotime : Jeanne de Vietinghoff", daté de 1929 et repris dans *Le Temps, ce grand sculpteur*, mentionne en note les publications de la morte : *La liberté intérieure, L'Intelligence du Bien, Au seuil d'un monde nouveau, Sur l'art de vivre, Impressions d'âme* (EM, p. 408). Le second a été traduit en anglais et en allemand.

[4] Elle aurait pu le reconnaître aussi dans cette colère où Michel ravale l'amour de Marceline et qui la laisse "atterrée" (D, p. 331 et 332), pâle avant-goût des insultes d'un autre Michel à Jeanne de Reval (Q, p. 1325). Mais s'il en a certains traits, et notamment cette "âme violente, habituée à vaincre" – surtout les femmes – (D, p. 76), ce manque de "prévoyance" (D, p. 171), voire cette "nature double [...]" où l'audace et l'indépendance s'alliaient à une inconcevable faiblesse" (D, p. 192), en revanche "ses habitudes de réserve et de

donner” (*D*, p. 17), habitués “à ne vivre que par devoir” (p. 19), elle et Charles se persuadent que leur “harmonie de surface” appartient à “l’ordre des choses voulues par Dieu” (*ibid.*). Piteux résultat. “Ce fut un froissement continu, un sacrifice quotidien” (*ibid.*). Leur foi les fait mentir, leur mensonge étouffe leur foi (*D*, p. 108). Mais c’est Marceline qui, se voyant enfin “telle qu’elle était” (*D*, p. 50), entreprend de fuir “là où elle pourrait de nouveau être elle-même” (*D*, p. 56). Il faut “oser être soi-même”, conclura Maître Jean. Il n’est pas jusqu’à certaines scènes secondaires qui ne rappellent Woroiño : “La chambre était plongée dans une obscurité complète, personne n’avait songé à faire de la lumière” (*D*, p. 94). “Une servante entra pour fermer les volets. Elle tourna le bouton de la lumière électrique” (*D*, p. 95)<sup>[7]</sup>. *L’Autre Devoir* est la “réponse de Monique”, écrit malicieusement Michèle Sarde<sup>[8]</sup> – réponse avant la lettre.

Aucune homosexualité, pourtant, dans *L’autre Devoir*. Du moins, avouée. Mais Charles et même Michel ont parfois, pour Marceline, les mots d’Alexis : “Sauve-moi de moi-même”, dit le second (*D*, p. 330). “Pardonne-moi [...] de t’avoir épousée !”, dit le premier (*D*, p. 93). L’un des deux hommes – mais c’est Michel et non Charles – est polonais, “De la Pologne russe” (*D*, p. 176); Marceline apprécie sa “grâce souple [...], son abandon un peu nonchalant de grand seigneur slave”. Il se plaint de ses camarades d’école : “Ils avaient reçu une éducation virile, [...] le plaisir leur suffisait” (*D*, p. 195). Les filles ne lui laissent “qu’un immense dégoût de la femme qui se donne” (*ibid.*). Quant à sa mère, “son cœur sensible et tendre était fait pour comprendre le mien, mais que savait-elle de la vie ?” (*ibid.*). Détail piquant : comme Egon et Jeanne, Marceline et Charles ont leur altruisme : “Lui s’occupa d’une nouvelle union de jeunes gens, elle visita les pauvres” (*D*, p. 16).

---

timidité” (*D*, p. 172), sa propension à “subi[r] son sort avec résignation, prêt d’avance à tous les sacrifices” (*D*, p. 171) n’ont rien d’un Crayencour.

[5] Voir Michèle SARDE, *Vous, Marguerite Yourcenar. La passion et ses masques*, Robert Laffont, 1995, p. 31 et 67 à 96.

[6] “Août 1927- septembre 1928”, selon la *Chronologie* de la Pléiade.

[7] Voir *A*, p. 37, où Alexis trouve sa mère “assise dans l’obscurité”, prétendant que la lampe “venait de s’éteindre”, et où “la servante entra avec une autre lampe”.

[8] *Op. cit.*, p. 94.

Si *Quoi ? L'Éternité* est une réécriture d'*Alexis*, ce dont personne aujourd'hui ne doute, l'un et l'autre sont des réécritures du roman de Jeanne de Vietinghoff – sans parler ici de ses essais – et d'autres livres de Marguerite Yourcenar en portent la trace. La préoccupation du bonheur, et l'impossibilité qu'il dure, si présent dans l'ultime volume du *Labyrinthe du monde*, sont à toutes les pages de *L'Autre Devoir*, où se voue à l'amour "un culte sacré" (D, p. 11), où même l'abandon de l'homme est ressenti comme "une offrande sacrée" (D, p. 213), mais où "l'amour ne serait rien, s'il ne [permettait] de saisir l'au-delà de l'amour" (D, p. 220). Telle la générosité de Jeanne de Reval "fidèle à la fois à tous ceux qu'elle aime" (Q, p. 1287), l'aspiration à un "idéal plus vaste et plus pur" suffit, dans le récit de Jeanne de Vietinghoff, "pour que tout devienne possible, même de concilier les devoirs contraires" (D, p. IX). En revanche, le "rassasiement" de certains couples, leur "bonheur lassant et fade" (D, p. 351), aurait pu inspirer cette phrase de *Feux* : "Qu'il eût été fade d'être heureux"<sup>[9]</sup>. Quand Léon s'en va, l'angoisse saisit Marceline, "comme si quelque chose en elle se brisait pour toujours" (D, p. 79). Quand Michel lui ment, elle sent "quelque chose se briser au fond d'elle-même" (D, p. 232). Quand il la quitte, elle s'affaisse, "brisée" (D, p. 333). La fréquence du terme a sa répercussion dans *Quoi ? L'Éternité*<sup>[10]</sup>. L'éternité, précisément, n'est pas indifférente aux dernières pages du roman de Jeanne de Vietinghoff et à l'occasion dans une perspective qui pourrait être bouddhique : "Qui sait si, en vue de l'éternité, l'humble acceptation de ce non-être n'est pas la suprême victoire ?"<sup>[11]</sup>. Elle se manifeste à l'occasion à la faveur d'une métaphore dont bénéficiera Jeanne de Reval lorsque, sœur de la Victoire – celle de Samothrace –, elle s'éloignera de Michel pour toujours (Q, p. 1326) : "nos triomphes et nos erreurs [sont] des

[9] *OR*, p. 1127. Carminella BIONDI l'a choisie pour titre de sa belle étude, " 'Qu'il eût été fade d'être heureux ! L'aspiration au bonheur et l'initiation par la douleur dans les premiers romans de Marguerite Yourcenar", dans *La Quête du bonheur et l'expression de la douleur dans la littérature et la pensée françaises. Mélanges offerts à Corrado Rosso*, Genève, Droz, 1995, où Maurice DELCROIX, étudiée à sa suite "Le bonheur de Jeanne", en commençant ainsi : "Il faudrait peut-être dire : le malheur de Jeanne".

[10] Voir à ce propos "Le bonheur de Jeanne", *op. cit.*, p. 416.

[11] *D*, p. 371. Après quoi : "À ce moment, la porte s'ouvrit, et Babette annonça M. Barbier" (*ibid.*). Elle aurait pu annoncer Bouddha, n'était ce désir de revenir à un plat réalisme. Sur la préoccupation de l'éternité, voir encore cette déclaration de Maître Jean : "Nos émotions véritables sont fixées dans l'éternité, comme les étoiles à la voûte des cieux" (*D*, p. 380). Reprise par lui à la p. 383, c'est presque une clausule.

prétextes dont l'âme se sert, faute de mieux, pour prendre son vol vers l'éternité" (D, p. 342). Elle transparaît encore dans cette conception relativement audacieuse du temps : "L'immortel n'est contenu que dans la minute qui passe" (D, p. 178), puisque Marceline peut affirmer à Jean De Velde : "le lieu où nous nous rencontrons maintenant est l'éternité" (D, p. 379). Quoi d'étonnant que son dernier tableau, qui est aussi son chef-d'œuvre, soit pour le Maître "la découverte de l'éternel dans le passager" (D, p. 363). Et qu'à celle qui savait voir par-delà les "demeures humaines [...] le ciel ... et plus loin la mer, l'espace [...], l'horizon sans fin" (D, p. 379), un jeune mort aux traits détendus fasse penser "à l'immensité sereine qui plane au-dessus du reflet mouvant des vagues" (D, p. 318). Zénon mourant ne renierait pas l'image.

Douleur, liberté, pureté. La douleur, dans les deux livres, a sa noblesse, sa valeur d'initiation. Plus particulièrement, une de ses figures leur est quasi commune. On sait l'importance, dans *Quoi ? L'Éternité*, du regard de Jeanne sur Egon endormi : " 'L'homme des douleurs', pense-t-elle" (Q, p. 1309). Marceline elle aussi regarde dormir un souffrant : "le visage pâle et douloureux de Léon de Tiège avait à ce moment quelque chose de très noble [...]. Ce fut comme la révélation d'une mission suprême que Dieu lui confiait" (D, p. 29). Tout autre chose : le milieu artiste où évoluent les personnages a ses libertés : "Entre artistes on se montre sincèrement, on voit les choses sans hypocrisie, on s'amuse sans arrière-pensées" (D, p. 31). "Marceline elle-même, explique la préface, estime qu'il faut parfois désobéir à la morale courante, faire ce que les hommes ont pris l'habitude de considérer comme le mal, pour réaliser le bien par excellence" (D, p. IX). Dans "l'ambiance [...] enivrante de Rome", "clandestinement, tout est permis !" (D, p. 161). M<sup>lle</sup> Cimatési invite Marceline au château d'Anticoli, livré aux artistes : "nous y vivrons en bohèmes, libres et heureux" (D, p. 218). Ce n'est pas l'orgie, réservée à deux scènes parallèles de *Quoi ? L'Éternité*<sup>[12]</sup>, et la revendication de liberté a le

[12] Voir à ce propos Maurice DELCROIX, "Écrire l'orgie. Deux scènes parallèles de *Quoi ? L'Éternité*, à paraître dans les actes du colloque de Tours, *Marguerite Yourcenar. Écriture, Réécriture, Traduction*, novembre 1997. Dans *L'Autre Devoir*, telle toile de Maître Jean est plus proche du jugement dernier que de l'orgie, laquelle toutefois pourrait bien y conduire. Décrite en tout cas avec exaltation par M<sup>lle</sup> Cimatési, elle est suspecte. Les hommes d'abord : "Les voilâ qui tombent dans le gouffre". Les femmes ensuite : "Et toutes ces femmes, voyez donc, toutes ces femmes qui sont aussi précipitées dans l'abîme" (D, p. 221). La scène d'orgie, dans *Quoi ? L'Éternité*, avait ses "rigides

plus souvent, dans *L'Autre Devoir*, la même noblesse que la douleur. Mais à nouveau, la fréquence, les modes d'insertion du mot sont familiers aux lecteurs de Marguerite Yourcenar : "Viens, voici, je suis libre !" (D, p. 95), "Suis-je vraiment libre ?..." (D, p. 96), "je suis libre" (D, p. 100). "Libre ! [...] Non, captif !... Mais captif des dieux !" (D, p. 156). À comparer à "Il me laisse libre" (Q, p. 1274), "Il me veut libre" (Q, p. 1275), "Elle me veut libre" (Q, p. 1281), "Egon l'a à la fois libérée et enchaînée" (Q, p. 1313). Enfin, on abuse du mot *pureté* dans *L'Autre Devoir*, du mot et de la chose, tout comme Marguerite Yourcenar et, à l'en croire, son père, à propos d'*Alexis*<sup>[13]</sup>.

La vision de la nuit noire (D, p. 80 et 361), la vision du vide dans *L'Autre Devoir* viennent sans doute de Saint Jean de la Croix et des mystiques asiatiques ou chrétiennes : on les retrouve au terme d'une des *Nouvelles orientales* – "La Fin de Marko Kralievitch" –, mais davantage dans *L'Œuvre au Noir* ou dans *Mishima*. Dans le roman de Jeanne de Vietinghoff, le vide obsède. Il est d'abord, pour Marceline, "le vide du cœur" (D, p. 32), "le vide de son cœur" (D, p. 147), le vide "de la chambre vide" (D, p. 158), le vide "au fond de tout assouvissement" (D, p. 214) ; mais aussi, pour elle comme pour Léon, comme pour Jean, comme pour Michel, le vide du "ciel vide" (D, p. 78 et 98), le vide de "l'espace qui nous entoure" (D, p. 142), le vide où l'on se débat (D, p. 194). "Quoi !", s'écrie-t-elle, "Le vide partout ? Le vide toujours ?" (D, p. 98). On étreint un corps "dans le vide" (D, p. 215), les paroles tombent "dans un vide sans écho" (D, p. 249), la main qu'on tend à l'aimé pourtant tout proche, on la tend "involontairement [...] dans le vide" (D, p. 253). Le retour du concret, du corps, du sensible n'est pas une atténuation du vide métaphysique : il l'incarne. À regarder, à s'efforcer "dans le vide" (D, p. 348 et 351), c'est l'âme qui y sombre (D, p. 349). Le même Jean De Velde qui affirme : "la réalité invisible n'est jamais vide" (D, p. 284) aura en fin de compte cette vision apocalyptique où Dieu se retirant des hommes, "seuls seront épargnés ceux qui auront osé n'être plus qu'une volonté

---

paroissiennes", transformées en bacchantes (Q, p. 1298-1299). Parmi "toutes ces femmes" de M<sup>me</sup> Cimatési, "les pires d'entre elles sont les femmes à tendances rigoristes" (D, p. 221). De même, deux dévotes en prière à l'église sembleront à Marceline "rigides et artificielles" (D, p. 357).

[13] Voir à ce propos MAURICE DELCROIX, "Le corps de l'amour", introduction au colloque *L'Autre : écritures de l'amour et de l'amitié dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Montréal, juin 1996. Les actes sont prévus pour le début de 1998.

dans le vide” (p. 376). Aux dernières lignes du livre, “conscient du vide qui l’entourait, mais fort du souffle intérieur”, il croit entendre une voix qui lui dit “C’est ici la loi des forts !...” (D, p. 384).

Dieu néanmoins est partout, dans *L'Autre Devoir*, sauf, pourrait-on dire, dans les églises et dans les religions. Car il est le “Dieu intérieur”. L’autre Devoir est de lui obéir, contre la loi, contre le Livre. La détermination de Marceline ne va pas sans régressions, ni incertitudes. Mais l’achèvement du livre laisse entrevoir une manière de *Paradis du cœur*. L’expression, dans *Quoi ? L’Éternité*, sert de titre à une composition d’Egon<sup>[14]</sup>, et lui vient de la dernière section du *Labyrinthe du monde* – celui de Comenius, traduit, non du hongrois, mais de l’anglais, par Michel de Crayencour, à la suggestion de Jeanne (Q, p. 1288-1289). Déjà Charles amoureux d’une autre vit “de l’espoir de reconquérir un jour son paradis ! – Un pauvre paradis”, tranche la comtesse de Tiège, mère rigoriste (D, p. 109). Mais pour Marceline et Michel parcourant les environs de Rome, “comment ne pas se croire en paradis”, devant la lumière et la beauté des choses (D, p. 203) ? Le thème, au terme du livre, s’élève davantage : “la contemplation du monde invisible, où tout était tendresse, justice, beauté, [...] où l’âme libérée trouvait la compensation de tous les sacrifices” (D, p. 203) ne diffère guère de la contemplation du paysage d’Anticoli, “solitude mystique” où la vie “semble transportée en un monde éternel”, puisque celle-ci provoque la référence à Dante et à son *Paradiso* (D, p. 245-246). Michel et Marceline vivent “des choses qui se rapportent à un monde qu’[ils] ignor[ent] encore” (D, p. 265), entrevoient cette “patrie stable que rien ne peut atteindre” – le mot est malheureux – (D, p. 280), cette “terre promise” (D, p. 340), “monde qui échappe aux limites de la terre” (D, p. 378), tel ce “pays connu” qu’entrevoit un jeune mourant – “Bien sûr qu’il voyait le paradis”, commente sa mère (D, p. 318-319) – alors que l’église n’offre qu’ “un paradis sans tendresse” (D, p. 357). Dans tous ces paradis, on voit Dieu moins que l’apaisement des cœurs, mais, répétons-le, ce n’est pas faute d’en parler ailleurs. *Sacrifice*, en revanche – avec *Dieu et pur* ou *pureté* le terme thématique le plus

[14] Comparer Q, p. 1302 : “Quelques années plus tard, *Le Paradis du cœur* servit de trame à une œuvre musicale d’Egon” et Q, p. 1405 : “Quant au *Labyrinthe du monde*, ce n’était plus qu’un long projet pour après-demain”. Y compris sa fin ? L’œuvre inachevée, publiée à titre posthume, peut avoir ses inconséquences. Il serait temps que les biographes s’intéressent au musicien Conrad de Vietinghoff.



fréquent dans *L'Autre Devoir*, qui conteste pourtant son acception religieuse traditionnelle –, ne passe pas chez Yourcenar. Qu'elle le trouve dans les résolutions de retraite de Marie – “L'essentiel est d'avoir fait le sacrifice de sa vie” (Q, p. 1221), et elle s'insurge :

La mention du sacrifice gêne [...]. Sublime à première vue, cette donnée archaïque est inséparable d'une odieuse conception de Dieu ou des dieux. [...] Mais la mort de Marie n'est pas à proprement parler un sacrifice. (Q, p. 1228)<sup>[15]</sup>

Parmi ce qui nous paraît faire partie des faiblesses de *L'Autre Devoir*, il y a cette complaisance aux coïncidences, à laquelle n'échappe pas *Quoi ? L'Éternité*. Un amateur d'art met à la disposition de Marceline la somme exacte qui libérera Michel de ses dettes (D, p. 302). Pour elle, les intuitions de Maître Jean ont valeur de “coïncidence extraordinaire” (D, p. 85) ; de “clairvoyance étrange” (D, p. 145). Michel et Marceline, avant de se rencontrer à la Villa, en ont peint le même “paysage” (D, p. 176). Il y a plus important encore. À son arrivée à Rome, Marceline pressent “comme un revirement soudain de son sort” (D, p. 227), dont la théorie ne nous est pas épargnée : “Bien longtemps avant la naissance d'un événement, il y a quelque chose qui se prépare en nous pour l'accueillir” (*ibid.*). À son arrivée à Anticoli, elle sort “du train tout allègre [...] ; son cœur s'était transformé. Et cette joie, oh ! mystère, était la même qu'elle avait éprouvée autrefois, quand elle allait le soir à la rencontre de Michel” (D, p. 361)<sup>[16]</sup>. Oh ! mystère. Dans *Quoi ? L'Éternité*, les prémonitions de Marie en retraite (Q, p. 1221), l'extase de Jeanne dans le train qui la conduit à sa première rencontre avec Michel (Q, p. 1264) sont, dans leur différence même, du même ordre d'étrangeté.

Il est d'autres échos de *L'Autre Devoir* dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar et ils ne se limitent ni à *Alexis*, ni à *Quoi ? L'Éternité*, si même le dernier livre glane l'essentiel et l'accessoire. Maître Jean, “peintre flamand” (D, p. 63) donnera son nom à Jan de Velde, dans *Un homme obscur*. Peindre, pour lui, proche en cela

[15] Voir à ce propos le livre de Joan E. HOWARD, *From Violence to Vision. Sacrifice in the Works of Marguerite Yourcenar*, Carbondale & Edwardsville, Southern Illinois Univ. Presse, 1992.

[16] Voir aussi D, p. 300 : “Bercée par le mouvement du train, elle [Marceline] demeura un moment les yeux fermés... Qu'elle avait été douce, cette journée [...]”. Mais il ne s'agit pas d'aller vers un nouvel amour : seulement d'avoir “complètement retrouvé” l'aimé (*ibid.*).



de Cornélius Berg, c'est "transcri[re] son rêve", instant où les réalités de la vie "se perd[ent] dans un lointain brumeux" (*D*, p. 139-140) : "Quand je ne pourrai plus peindre [...], je pourrai encore penser" (*D*, p. 140). Marceline, comme Nathanaël, brûle sa bible, fût-ce comme une relique (*D*, p. 130, *OR*, p. 1006). Comme Marie et Madeleine d'Ailly, si même elle connaît l'usage du miroir, il lui arrive de ne pas "prendre le temps d[']y jeter un coup d'œil" (*D*, p. 36)<sup>[17]</sup> – c'est pourtant pour entrer chez Léon. Maître Jean parle à Marceline comme Simon Adriansen à Hilzonde dans *L'Œuvre au Noir* : "il viendra un temps où toutes les lois seront subordonnées à celles de l'âme" (*D*, p. 152)<sup>[18]</sup>. Anton Garsayan doit peut-être à Antonio Gregori, le père de Pépita, si seule sa femme est "polonaise" (p. 197). Les zéloteurs du bouddhisme de Marguerite Yourcenar accepteront-ils de déceler un bouddhisme de Marceline dans l'affirmation suivante : "Par-delà l'amour, il y a le néant" (p. 290) ? Broutilles ? Mais qui a dit que le détail était infime ?<sup>[19]</sup>

Ces constatations, on s'en doute, ne signifient pas que *Quoi ? L'Éternité* n'innove en rien. En veut-on un exemple apparemment bénin : on chercherait en vain dans *L'Autre Devoir*, une Jeanne donnée à la danse et qui pense à Dieu même en dansant – "On peut toujours penser à Dieu" (*Q*, p. 1277). À ses parents qui veulent, pour la distraire, la mener au bal, elle déclare assez sottement : "j'ai renoncé à tout divertissement de ce genre [...] je ne pourrais y prendre Jésus avec moi" (*D*, p. 9). Inversement, toute récurrence de détail n'est pas nécessairement significative : le baise-main, par exemple, fréquent dans *L'Autre Devoir*, n'est qu'un lieu commun aristocratique, à l'occasion fiévreux – dont Balzac, déjà, abuse<sup>[20]</sup> –, si même il a toute sa valeur dans la première rencontre de Michel et de Jeanne de Reval (*Q*, p. 1267). Reste que les détails conservés ont été intégrés à une structuration différente, la modification la plus évidente étant, avec l'élimination du sacrifice, le dévoilement d'une sexualité autre où les biographies

[17] Voir *Q*, p. 1220, pour Marie, *OR*, p. 974, pour Mme d'Ailly.

[18] Voir *OR*, p. 571 : "Un jour, Dieu effacera du cœur des hommes toutes les lois qui ne sont pas d'amour".

[19] Voir *Pouvoir de l'infime, Variation sur le détail / pour Raymond Mahieu*, sous la direction de Luc RASSON et Franc SCHUEREWEGEN, Presses Universitaires de Vincennes, 1997.

[20] *D*, p. 40, 42, 45, 55, 90, 190, 192... Pour Balzac, voir *Pouvoirs de l'infime, op. cit.*, p. 233.

ont beau jeu de dénoncer la projection des dernières affres d'un amour et d'une prétendue conversion bouddhique.

Alain Resnais "récrivant" pour le cinéma une pièce de la même époque, le *Mélo* d'Henri Bernstein (1929), sous l'apparence d'une grande fidélité à la lettre du texte, le recrée – à la fois mélodrame et mélodie pour l'œil. Marguerite Yourcenar, en faisant de *Quoi ? L'Éternité* un exercice de vénération, ne se laisse pas davantage emprisonner par son modèle, même si elle y reconnaît une figure qui fut pour elle "un exemple humain"<sup>[21]</sup>, "une sorte d'idéal humain"<sup>[22]</sup> ; a fortiori si ce modèle est un livre jugé nul. Mais on peut dire que, cherchant passionnément à "évoquer la vie" (Q, p. 1237) de cette femme qu'elle a trop peu connue et néanmoins admirée et aimée, elle s'est imprégnée de ce pseudo-roman qu'elle a considéré, à tort ou à raison, comme de portée autobiographique. La même magie sympathique qui présida aux destinées du nouvel Hadrien, montrée par Rémy Poignault si conforme à ce qu'on sait de l'empereur et néanmoins si propre à son auteur, s'ingénie ici sur un matériau mal dégrossi. Autant que "les propos plus ou moins incomplets ou désultatoires de tiers", autant que "les récits faits distraitemment au cours d'une promenade", le livre source "laisse toujours à court". Il fallait "boucher les trous de la tapisserie, ou rejointoyer les fragments de verre brisé" (Q, p. 1238). Et surtout faire plus vrai, selon ce qu'on croit être la vérité.

[21] *Les Yeux ouverts / Entretiens avec Matthieu Galey*, Le Centurion, 1980, p. 83.

[22] *Chronologie*, OR, p. XVII.